



Témoignage d'un résistant

PAR JEAN-LOUIS PANNÉ

Depuis les années 1990, l'histoire de la Résistance en France fait l'objet de nombreux travaux qui ont renouvelé la perception que l'on pouvait avoir d'elle. De l'« histoire héroïque », nous sommes passés à l'élaboration de monographies sur les réseaux ou mouvements, fondements de synthèses originales. Reste une abondance de témoignages anciens ou nouveaux qui viennent enrichir une histoire complexe, chargée d'affects et sujette aux polémiques.

MAURICE DE CHEVEIGNÉ RADIO LIBRE 1940-1945

Préface de Daniel Cordier
Postface de Sébastien Albertelli
Le Félin coll. « Résistance », 224 p., 20 €

Celui de Maurice de Cheveigné apparaît comme exceptionnel par son écriture simple, précise, nerveuse. Sa manière concise de décrire lui donne une force rare. Et pour celui qui veut comprendre ce que fut le travail quotidien du clandestin, il est particulièrement éclairant.

En juin 1940, jeune ouvrier chez Berliet, il gagne Toulouse, avec quelques camarades, pour y reprendre son travail. Ce qu'il voit pendant l'exode lui fait comprendre assez vite que l'État républicain et ses armées se sont effondrés. Refusant la capitulation, il cherche le moyen de rejoindre l'Angleterre. C'est en passant par l'Espagne qu'il y parvient, non sans avoir connu les

prisons et le camp de Miranda de Ebro. S'étant fait passer pour un Anglais, il est « restitué » au consul britannique le 17 décembre 1940. Parvenu enfin à Londres, il rejoint la France libre.

Il suit une instruction militaire et se voit « bombardé » instructeur radio mais il choisit d'intégrer les services spéciaux. Nouvelle formation : initiation au morse, au sabotage, au maniement des armes, etc. Avant de partir en mission pour le compte du Bureau central de renseignements et d'action (service de la France libre), il reçoit une capsule de cyanure. Maurice de Cheveigné est devenu ce qu'on appelle un « pianiste ». Parachuté le 31 mai 1942 avec son poste émetteur-récepteur, il appartient désormais à l'« armée des ombres » et doit sans cesse improviser les moyens de sa mission : caches, lieux d'émission, relais pour récupérer les documents codés à transmettre à Londres.

André Malraux dans son discours d'hommage à Jean Moulin (19 décembre 1964) dit qu'en 1942 « la Résistance n'était encore qu'un désordre de courage ». Il pensait à la structuration des réseaux et mouvements puis à leur unification par la création du Conseil national de la Résistance. Cheveigné nous montre que la Résistance a survécu dans une grande précarité et que les radios ont accompli leur mission dans une terrible solitude, souvent sans protection, en étant contraintes de passer outre aux consignes de sécurité : émissions trop longues et trop fréquentes, faites trop souvent du même lieu...

Affecté pour sa deuxième mission dans le nord de la France, Cheveigné est arrêté en avril 1944. Cellules, interrogatoires, passages à tabac : il

est identifié comme radio après plusieurs jours. La prison puis la déportation à Sachsenhausen-Oranienburg : triangle rouge F 97 647, où il retrouve Raymond Fassin (un ancien adjoint de Jean Moulin) qui fut son supérieur, sans se savoir si proche de la direction de la Résistance. La rencontre d'un juif déporté qui bientôt disparaît lui fait comprendre la bêtise et l'inanité de son engagement d'avant la guerre aux côtés des francistes de Bucard, xénophobes et antisémites. Comme pour son ami Daniel Cordier, qui était membre de l'Action française, l'expérience de la guerre, à laquelle s'ajoute dans son cas celle de la déportation, extirpe en lui toute idée de supériorité raciale... Toute son éducation nationaliste et religieuse s'effondre. Il s'agit dès lors de survivre dans les conditions du camp où dominent les « droit commun » et de trouver en soi les raisons de tenir : « *Tout ici est conçu, orienté, pour vous convaincre de votre inexistence, pour démontrer que votre importance est nulle, moindre que celle des briques que vous maniez. Il faut sans cesse se prouver le contraire. C'est moi qui décide des limites que je ne franchirai pas : je ne fouillerai pas les poubelles et je ne vendrai pas mon cul. Et si je dois mourir, je voudrais échapper à ces ordures nazies, et que ce soit de ma main.* »

Cheveigné s'exprime avec un détachement qui surprend, comme s'il mettait sa propre vie à distance. Sa manière de raconter, sans pathos, donne à son récit une musique si particulière qu'on en est saisi. Une sourde amertume affleure, comme lorsqu'il décrit un officier français suffisant qui se pavane dans les bureaux de l'administration d'occupation en Allemagne. Nulle trace du moindre regret pour ce qu'il a accompli mais, finalement, le sentiment d'être étranger à ce monde de l'après-guerre. Son ami Daniel Cordier résume cela en une phrase : « *En 1945, la France n'était plus notre patrie.* » La déception de ces combattants véritables, si peu nombreux, se mesure à cette réflexion qui nous trouble et nous entraîne vers la question du devenir des idéaux de la Résistance une fois la libération accomplie.

Daniel Cordier vient de publier un nouveau pan de ses souvenirs, *Les Feux de Saint-Elme* (Gallimard), consacré à son adolescence et à sa première passion amoureuse pour un camarade dans un internat religieux. 